

Questions sur le transfert

Christian Simatos

Clermont-Ferrand le 27 mai 1989

Dans ce contexte de questions suscitées par le livre de M. Safouan sur le transfert, pourquoi m'est-il venu à l'esprit de parler de la **certitude** ?

A première vue, rien de plus antinomique. Le transfert est mouvement, dynamisme. La certitude, fermeture, arrêt sur image. Le transfert met en jeu deux personnes, la certitude est l'affaire d'une seule... on laisse quelqu'un à ses certitudes. Il est vrai que transfert est un terme familier, une notion d'appartenance commune, et en ce sens suppose une signification non problématique, certaine.

Mais il n'en est rien : à parler du transfert, à demander non pas à quoi il réfère mais de quoi il est la référence, les certitudes disparaissent, les difficultés commencent.

Les difficultés commencent avec le livre de Safouan. Il se donne pour objectif de débrouiller la question du transfert en tant qu'il fait difficulté. Difficulté dans les cures. Difficulté pour les analystes qui élaborent des théories supposées résoudre les impasses de la pratique. Si bien qu'il peut avancer : «*Freud a laissé le transfert impensable*» et donc la psychanalyse in-intelligible... jusqu'à Lacan. Safouan ne dit pas, loin s'en faut : avant Lacan, la psychanalyse était idiote. Il dit qu'avec Lacan, elle est devenue «*intelligible*».

Cela veut-il dire que les analystes étaient perdus dans leur rapport au sens de leur pratique ? ou pire : qu'ils étaient imbus d'un faux savoir ? Que faut-il entendre par «*intelligible*» ? Est-ce la preuve expérimentale qu'un système est cohérent, non contradictoire, ou, simplement, l'idée que chacun s'en fait ? Cet aspect des questions n'est sans doute pas étranger à ce qui m'a fait me tourner dans la direction de la certitude avant même de m'être demandé : qu'est-ce donc, au fait, que la certitude ? On a envie de le dire tout de go : la certitude est un fantasme. C'est l'expression d'une relation avec un objet qui a pour vous valeur de vérité. Mais ça ne va pas loin, ne serait-ce qu'en raison du manque de

certitude où vous êtes au moment d'avancer une pareille chose. Toutefois, l'association du plus certain avec le plus irréal est bien faite pour évoquer quelque chose de la signification du transfert.

Le plus certain : c'est le moins accessible, c'est le complexe inconscient freudien, le noyau pathogène (cf «*La Dynamique du Transfert*»). L'analyste le pose, en bout de course, ne l'atteint pas vraiment, l'approche par l'interprétation, teintée de suggestion.

Le plus irréal, c'est la certitude. Elle est la marque d'une **idée-de-transfert** (cf l'article cité), autrement dit d'un effet de mirage. Lorsqu'elle survient, ou bien l'analysant l'affirme comme sienne ou bien il se tait, doutant de son implication dans la pensée qui l'habite et c'est l'analyste, Freud d'ailleurs, qui ne doute pas que cette pensée se rapporte à sa personne.

L'aboutissement de ce petit jeu est de nous rendre attentifs à la nature du tissu dans lequel est taillé le transfert : tout ce qui, de loin, nous apparaît comme renforcement du tissu, vu de près, s'avère être une partie manquante.

Sans doute ai-je trouvé à cette certitude une capacité faussement paradoxale à aviver notre esprit critique.

Lorsque le transfert nous est présenté dans sa dimension de tromperie, de feinte — et cette dimension lui est essentielle —, il nous est plus que difficile de ne pas gober cette vérité. Nous pourrions différer notre assentiment, peser le pour et le contre, demander à toucher, bref, en bon obsessionnel nous abstenir de trancher. Mais la vérité est faite pour être gobée, c'est-à-dire manquée, ce que fait précisément l'obsessionnel en se prenant pour un futé. A ce gobage, il faut bien un point d'arrêt, ne serait-ce que pour ne pas confondre notre peu-de-réalité, comme on dit, avec un néant philosophique. On finirait par s'autogober. Ce point d'arrêt existe. C'est une certitude. Je veux dire : même si vous ne me croyez pas, même si je «me

trompe», etc. Evidemment, si je dis : c'est Dieu, Dieu existe, etc., je fais un pas ... en arrière ? En le nommant, j'ajoute une incertitude quant à l'existence, j'accentue le côté ek de sa sistance. Au fond, si vous êtes parvenus à me supporter jusque-là, vous sentez que je m'efforce de rattacher la certitude à un manque sans pour autant identifier ce manque à un objet ordinaire.

Le transfert, lui, existe à coup sûr et pas seulement pour les analystes. Il existe dans ses manifestations, lesquelles s'identifient, à la limite, à la cure. La cure analytique vaut par l'opération du transfert. C'est donc dans cette perspective que va s'inscrire le point d'arrêt dont je viens de parler en disant : il existe, c'est une certitude. Il y a ambiguïté.

Est-ce que la certitude dont nous parlons est ce point d'arrêt ? Ou bien est-elle certitude de son existence ?

Pour le dire autrement : ou bien le transfert est ce qui nous conduit vers, nous fait accéder à ce point d'arrêt, qui est un point de certitude, ou bien le transfert est conduit, dirigé, structuré par la certitude d'aboutir à un point d'arrêt. Dans un cas comme dans l'autre, on entrevoit qu'il y a un os. Laissez-moi le nommer : c'est le désir. Désir de l'analyste ou de l'analysant.

Si le transfert est ce qui conduit à une réalisation (le point d'arrêt), sa nature étant de feinte essentiellement, comment opère cette feinte pour finir en réalisation ? Comment passer de l'amour de transfert à la vérité du désir ? Reconnaissons-le, la chose semble improbable. Improbable à moins d'introduire une autre pièce dans le jeu, un postulat. On postule, on fait «comme si», dans la feinte, était logée une certitude, évidemment indicible jusqu'au moment de la fin de partie. On comprendrait dans ce cas que la feinte se résolve en certitude, mais sans oublier que c'est sous condition d'un «comme si» qu'il faut bien faire soutenir par l'analyste. En somme, cette certitude, tout à fait décisive, ne pèse pas lourd et nous laisse incertains quant à sa place dans le désir de l'analyste.

Ceci nous ramène à la seconde alternative : le transfert est conduit, dirigé par la certitude qu'il existe un point d'arrêt. Sorte de certitude anticipée. En tant que située dans le désir de l'analysant, cette anticipation n'est que mirage, idéalisation, feinte à l'adresse de l'analyste. Si ce dernier venait à partager cette certitude de mirage, l'interminable serait assuré, ou ce qu'on appelle transfert non analysé. Mais l'analyste est lui-même, en tant que désirant, passé au transfert. Il n'a plus à faire valoir son désir, c'est là sa réponse effective.

Cela lui laisse, au regard de la certitude, un certain jeu. Il dispose d'une certitude qui n'est pas de mirage, qui n'est pas feinte en réponse à une feinte. Elle procède d'un «comme si» qui ne trompe pas puisque c'est la pièce du jeu avec laquelle il a résolu la tromperie de son transfert.

Parvenus en ce point, il semble évident qu'on tourne en rond. Or un point d'arrêt existe : certitude. Quel rapport entre cette évidence et cet énoncé ? Il faut bien voir qu'un point d'arrêt c'est une limite, un interdit, une loi — vocables familiers à notre questionnement. Or cette loi est représentée, c'est-à-dire présente, à tous les instants où nous risquons une parole. Il nous faut bien accorder, au-delà de la feinte, notre parole à son ultime censeur, celui qui contrôle l'appellation d'origine et qui demande : au nom de qui cette parole ? C'est ainsi qu'un point d'arrêt est pensable, et même requis : c'est le point dit de réalisation du sujet, où celui-ci est supposé avoir épuisé toutes les identités, c'est-à-dire décliné les noms qui supportaient ses identifications, ses certitudes, et s'en remettre... au signifiant quelconque. Est-ce que ce signifiant quelconque serait identique à votre certitude ? Autrement dit, le sujet serait-il passé d'un point où ses certitudes n'étaient que mirage — et donc il n'était pas vraiment sujet — à un point où, accédant à sa vérité de sujet, il n'aurait que vous et votre bagage pour l'authentifier ?

Il est clair que toute la théorie lacanienne est faite pour que cette question n'ait plus à être posée — c'est le propos même du livre de Safouan.

Aurais-je pu, de la même manière, faire appel au doute ? Est-il opposable symétriquement à la certitude ? Je me limiterai à faire remarquer que le doute mène à croire. La certitude, en faisant le plus souvent cette économie, conduirait plutôt à ce que Lacan a indiqué dans une formule : «*Ce n'est pas la même chose de croire à l'inconscient et d'en être mordu*». En ce sens le psychanalyste enragé n'a que faire de la certitude, il laisse cela à ceux qui ne l'ont pas et ne font qu'y croire. Le psychanalyste ne s'implique pas, comme on dit, dans sa pratique, entre clientèle et publications. Il y est impliqué par son désir, qui est désir de l'Autre, et le divise entre la position pétrifiée du fauteuil et le déballage de l'écrivoire. C'est pourquoi il y a quelque chose de pacifiant dans l'horizon de certitude qu'est la didactique. De la certitude, la didactique nous montre le point de fuite, point de rencontre entre la vérité du désir et la solution du transfert, et ce point, elle est impuissante à nous y conduire puisqu'il s'agit du point où se soutient pour chacun son désir.